

**IMAGE(S) DE LA VILLE DE TUNIS DANS *LES JALOUSIES DE LA RUE ANDALOUSE* ET *LA SOLITUDE DES CITES DE BETON* DE AHMED MAHFOUDH : ENTRE BEAUTE ET LAIDEUR<sup>1</sup>**

**IMAGE(S) OF THE CITY OF TUNIS IN *LES JALOUSIES DE LA RUE ANDALOUSE* AND *LA SOLITUDE DES CITES DE BETON* BY AHMED MAHFOUDH: BETWEEN BEAUTY AND UGLINESS**

Sabrina HERZI

Institut Supérieur des Sciences Humaines de Jendouba, Tunisie

Laboratoire LCD. [herzisabrina24@gmail.com](mailto:herzisabrina24@gmail.com)

## **Résumé**

Depuis l'antiquité, la dichotomie du beau et du laid structure nos sociétés et notre relation au monde. La littérature des XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles n'échappe pas à cette antithèse et oppose le geste beau et bienséant au geste laid et inconvenant. L'écrivain tunisien Ahmed MAHFOUDH, surnommé « écrivain de la ville » du fait que toute son œuvre romanesque met en scène la ville de Tunis avec sa médina et ses quartiers européens, gère son univers en termes d'espace ouvrant à ses personnages la voie du bonheur et de la beauté, d'une part, mais aussi de la frustration et de la laideur, de l'autre.

---

<sup>1</sup> AVERTISSEMENT : Dans son article intitulé « Pour une poétique de la ville » paru dans *Les cahiers de Tunisie* (Tome LXIX 220/221 1er et 2<sup>ème</sup> semestre 2015 (2018)) suite à une journée d'études en hommage à lui-même et également disponible sur le site lettres tunisiennes (<http://www.lettrestunisiennes.com/>), Ahmed Mahfoudh propose une étude qui nous a beaucoup inspirée mais qui porte sur ses œuvres antérieures à celles que nous étudions dans notre présent article. Nous nous proposons donc de travailler sur ses nouveaux romans et d'étudier l'image de la ville de Tunis dans ses nouvelles œuvres ; thème récurrent dans ses textes.

Dans cette perspective, nous réfléchirons à la manière dont cette écriture romanesque témoigne de la problématique du beau et du laid comme symptôme du processus de la modernisation marquant la société tunisienne. A cet effet, nous proposerons une étude de l'image de la ville de Tunis dans l'œuvre en question<sup>2</sup> pour saisir les deux concepts du beau et du laid qui s'impliquent mutuellement et, qui s'avèrent plus riches et plus imprévisibles qu'on ne croit.

**Mots clés :** le beau, le laid, la vieille ville de Tunis, la modernisation, banlieues nouvelles

### **Abstract**

Since antiquity, the dichotomy of the beautiful and the ugly structures our societies and our relationship to the world. The literature of the XXth and XXIst centuries does not escape this antithesis and opposes the beautiful and proper gesture to the ugly and unseemly gesture. The Tunisian writer Ahmed MAHFOUDH, nicknamed "writer of the city" because all his novels stage the city of Tunis with its medina and its European neighborhoods, manages his universe in terms of space opening to his characters the way of happiness and beauty, on the one hand, but also of frustration and ugliness, on the other.

In this perspective, we will reflect on how this novel writing reflects the problem of beauty and ugliness as a symptom of the process of modernization marking the Tunisian society. To this end, we propose a study of the image of the city of Tunis in the work in question to grasp the two concepts of beauty and ugliness that involve each other and, which prove to be richer and more unpredictable than we think.

---

<sup>2</sup> Les abréviations des œuvres de Ahmed MAHFOUDH citées dans le texte : JRA : *Les jalousies de la rue Andalouse*, Tunis, Arabesques éditions, 2021. SCB : *La solitude des cités de béton*, Tunis, Arabesques éditions, 2021.

**Key words:** the beautiful, the ugly, the city of Tunis, modernization, new suburb

*Il est deux choses des plus mouvantes de la vie : la laideur qui se sait, et la beauté qui s'ignore* (Oscar WILDE)

Préoccupé par la politique d'urbanisation irréfléchie, les constructions et aménagements anarchiques de la ville de Tunis et par la dégradation écologique qui en résulte, Ahmed MAHFOUDH trouve dans l'espace romanesque un lieu propice de dénonciation du capitalisme et du processus de la modernisation effrénée. La quête de la ville perdue devient ainsi une vocation principale pour le romancier très attaché à Tunis et surnommé d'ailleurs « Ecrivain de la ville » du fait que ce thème marque toute son œuvre et lui est trop cher.

En effet, dans *Les Jalousies de la rue Andalouse*, le romancier essaie de rendre hommage et de réhabiliter l'ancienne ville de Tunis, et en même temps, lance un cri d'alarme contre les arrivistes qui transforment les vieilles maisons en fonds de commerce, défigurent et enlaidissent la Médina et le quartier européen. Puis, à travers l'histoire d'amour d'un couple de provinciaux qui viennent d'être diplômés et qui s'installent à Tunis à la recherche d'un travail éminent, MAHFOUDH fait le bilan du processus révolutionnaire, dans *La Solitude des cités de béton*.

#### 1- LA MAISON ANCESTRALE

Rien qu'à lire les titres des parutions d'Ahmed MAHFOUDH, nous constatons qu'elles sont relatives à un espace réel appartenant le plus souvent au passé. *Brasilia Café*, *Jours d'Automne à Tunis*, *Le Chant des ruelles obscures* ou encore *Les Jalousies de la rue Andalouse* restituent l'espace originel qu'est la vieille ville de Tunis rendue dans une version idéalisée, destinée à compenser la décadence des temps nouveaux.

Dans *Les Jalousies de la rue Andalouse*, le lecteur est submergé par des bruits, des couleurs et des odeurs, auxquels s'ajoutent des détails et des scènes pittoresques pour fixer une atmosphère de l'ancienne ville de Tunis, peinte dès les premières pages de ce roman où se mêlent tous les sens : « *l'odeur du café turc à la fleur d'oranger et au zeste d'orange* » (JRA, p.14) s'envole en même temps que les versets de la sourate de l'Évènement parvenant de l'école coranique du quartier. Hind baigne langoureusement dans les bruits intimes et la quiétude matinale de la rue andalouse : « [...] *elle s'installe derrière sa jalousie [...] d'où elle peut contempler à loisir le chevauchement des terrasses de la médina écrasée par le silence de l'aube et non encore livrée à leur agitation diurne, confusion baroque de couleurs et de formes aux lignes estompées comme dans un tableau à l'aquarelle [...]* » (JRA, p.15)

Dans ce roman, le narrateur réfère la maison ancestrale à un âge d'or où tout avait sa place et ses repères, ce qui fait de cet espace un microcosme de toute la société- appelée à inscrire dans son devenir le destin de la Tunisie- et un royaume à l'abri du temps :

*La maison familiale est la plus bourgeoise du quartier. Une maison traditionnelle de construction andalouse comme la plupart de celles qui se trouvent dans cette rue, dont les premiers résidents sont les oulémas et les lettrés mauresques ayant fui devant la Reconquista espagnole et accueillis à bras ouverts par l'oligarchie hafside de Tunis. Ne serait-ce que la façade, avec ses fenêtres bleues à encorbellement grillagé, sa jalousie en bois ouvragé, derrière des pans de persiennes également bleues, construites en relief et surmontée d'une corniche de tuiles vertes incurvées, ses lanternes en fer forgé, sa porte immense et cloutée surmontée d'un portail en tuiles vertes incurvées également, précédés d'une entrée en doukkana demi-circulaire, tout cela impressionne fortement le passant. Qui ne connaît pas Dar Louzir, celle qui garde encore une jalousie vieille de trois siècles, la seule de construction aussi ancienne que la première vague de l'immigration andalouse !(JRA, p.16).*

C'est dans cette atmosphère que vit Hind, c'est là tout son univers dans lequel elle évolue et souhaite continuer à évoluer paisiblement grâce à sa passion pour la musique andalouse et à son histoire d'amour avec Mourad. Mais, ce symbole de l'intimité paisible et du repli salutaire est perturbé par un processus de changement et une obsession par l'idée de construction et d'affairisme caractérisant les nouvelles générations dont fait partie Aziz (Mahfoudh et Ouali, 2019). Ce dernier, après avoir dirigé l'héritage de sa femme Mémia, fille des Louzir et descendante du grand vizir andalou, Al Wazir Assarraj, décide d'aménager son bureau dans la maison-même. En quelques mois seulement, la maison en modification n'a rien du havre de paix qu'elle représentait pour Hind et sa sœur :

*La chambre d'hôte deviendrait bureau qui aurait accès sur la rue par des escaliers et une nouvelle porte creusée dans l'épaisse muraille. Ainsi, la maison andalouse qui était inchangée depuis des siècles, ne subissant que quelques travaux de restauration, connut un véritable bouleversement. Azzouz touchait pudiquement au patrimoine, sous l'œil intrigué des voisins qui y voyaient le début d'une modernisation agressive, voire même destructive. Les camions pénètrent difficilement la rue étroite, esquintant çà et là quelques murs blanchis à la chaux vive, ébréchant même quelques corniches centenaires, avant de déverser du gravier, du sable et quelques sacs de ciment qui firent passer des nuits blanches aux ménagères, obligées de garder portes et fenêtres fermées pour des jours, sans parler du bruit. C'en était fini des matins tranquilles de la rue andalouse, les hordes de nouveaux riches, version moderne des Béni-Hilal, étaient passées par là. (JRA, pp.132-133).*

Ayant subi plusieurs modifications, la maison ancestrale devient un chantier éternel car Azzouz n'est jamais satisfait, et sa convoitise n'a pas de limites. Poussé par le rêve d'enrichissement et son engouement par les affaires, il était prêt de sacrifier le patrimoine et les belles valeurs morales sans accorder la moindre importance à la beauté de la maison andalouse et à son architecture originelle. La maison majestueuse tombe en ruine suite à plusieurs travaux qui lui font perdre son style unique et sa valeur considérable:

*[...] il bâtit un fardhaoui incongru, un mur mitoyen avec des briques à douze trous, parce que ça coutait moins cher que la noble pierre [...] le mur se prolongeait jusqu'au joli balcon en rampes de bois vert, le coupant de manière si laide que cela choquait même les goujats. Vu d'en bas, le beau balcon entourant l'étage qui faisait le charme des maisons*

*de style andalou, avait l'apparence d'une terrasse d'oukela, ces maisons tombées en ruine et que les pauvres louaient par chambre, avec des toilettes et une buanderie collective. (JRA, p.135).*

En peu de temps, nous sommes bien loin de la quiétude initiale de la maison andalouse qui n'est plus qu'un souvenir lointain et un rêve inaccessible. Hind et sa sœur se sentent comme coupées de leurs racines. Le viol du patrimoine familial est inadmissible pour Mémia qui vit ces transformations comme un deuil, ravale ses larmes, injurie Azzouz et maudit le jour où elle était contente de leur union surtout que son mari arriviste ne s'arrête pas en si bon chemin :

*[...] il entreprit de faire couvrir le patio avec des lames de verre plastifié, transparentes à reflets bleus. Le patio avait perdu toute sa luminosité et le jeu de clair-obscur qui créait des effets magiques à tout moment de la journée. Jadis, au matin, le bananier central jouait de son ombre sur les arcades du mur ouest, on pouvait alors apercevoir le balancement des branches se mêler aux motifs des colonnes soutenant les arcades. Et avec le coucher du soleil, le rouge crépusculaire éclatait sur les fenêtres de l'étage faisant jouer les vitraux en multitude de couleurs dansantes et changeantes [...] le patio devenait sombre, étouffant et sous l'effet de serre provoquée par le plastic, le bananier n'avait plus ni air ni lumière pour s'épanouir. (JRA, p.136).*

Décidément, les tableaux qui ouvrent *Les jalousies de la rue Andalouse* peignent une ville paisible où règne l'harmonie, une ville féérique qui nous installe dans une atmosphère enchanteresse. Ahmed MAHFOUDH explique cette représentation idyllique de la ville par le fait que « *le Tunis évoqué à travers [ses] romans est un lieu supportant plusieurs mythes : celui du paradis de l'enfance, du cosmopolitisme communautaire, de l'épanouissement intellectuel et pour finir, le mythe de l'héroïsme révolutionnaire* »(MAHFOUDH, 2018 : p.25). Le romanesque renvoie ainsi à un âge d'or et à un passé

prestigieux d'une ville qui a été « [...] la scène d'épisodes historiques déterminants dans l'orientation de la Tunisie indépendante, depuis le retour glorieux de Bourguiba le 1<sup>er</sup> juin 1956, jusqu'aux journées révolutionnaires du 14 janvier [...] en passant par le Jeudi Noir (26 janvier 1978) et la révolte du pain de 1984 » (MAHFOUDH, 2018 : p.25). Les romans de MAHFOUDH répercutent ces événements épiques que nous pouvons revivre avec Aziz dans *Les jalousies de la rue Andalouse* ou encore avec Barguellil dans *Le chant des ruelles obscures*.

Cette conception idyllique en comparaison de la situation actuelle ainsi que l'élargissement de l'espace constituent le fil conducteur qui relie les écrits d'Ahmed MAHFOUDH. En effet, nous notons une double rupture avec *La solitude des cités de Béton* par rapport aux autres romans antérieurs. Une rupture temporelle dans la mesure où son dernier roman est contemporain de ladite Révolution du Jasmin alors que les actions de ses autres œuvres sont antérieures aux années 90. Puis, une rupture spatiale étant donné que ses premières histoires se situent dans la Médina et ses faubourgs ou bien la ville européenne appelée actuellement Bab Bhar, alors que *La solitude des cités de béton* nous plonge dans les banlieues nouvelles où résident des classes nouvelles. L'écrivain fait ainsi le bilan du processus révolutionnaire à travers le vécu des gens dont les histoires sont significatives de la situation de la Tunisie après la révolution. L'œuvre mahfoudienne restitue de fait l'atmosphère de solitude, de tristesse et de laideur qui règne dans ces banlieues nouvelles, surtout après le décentrement vers El Manazeh, les Lacs et Ennasr...



## 2- LA LAIDEUR DES CITES DE BETON !

Si la Médina est peinte dans les œuvres de MAHFOUDH comme un « *espace primordial, amniotique, où l'humanité vit dans un bonheur total* » (TURKI, 2018 : p.108), la description des banlieues nouvelles se décline en termes de tristesse, de mélancolie et de laideur. *La solitude des cités de béton* marque une évolution par rapport aux six autres romans de MAHFOUDH, et on glisse alors vers la périphérie de la ville de Tunis, vers une dérive que déplore « l'écrivain de la ville ». Les personnages évoluent dans un espace déshumanisé, dans des cités sans âme, qui n'ont plus l'effervescence animant la vieille ville de Tunis : « [...]  *dans les cités de banlieue, la solitude est synonyme de tristesse morbide : les constructions, uniformes et carrées, n'ont pas d'âme, le vent souffle chargé de poussière et de saletés [...]*  » (SCB, p.25).

Les lecteurs sont familiarisés avec les occurrences descriptives dénigrantes. Tunis est, aux yeux des personnages-narrateurs, un espace lugubre, tourné vers un avenir flou et menacé par l'affreuse modernisation. La question de la dégradation environnementale est ainsi posée comme symptôme d'une dégradation de la culture liée à l'avènement de nouvelles classes sans foi ni loi ni goût :

*C'est une banlieue nouvelle, où il y avait plein de chantiers, quasi frontalière avec le gouvernorat de Bizerte. C'étaient autrefois des vergers car, du balcon du premier, je pouvais encore apercevoir des carrés d'oliviers non encore entamés par la construction. Des arbres tristes, rabougris, couverts de ciments et qui attendent leur tour d'être abattus* (SCB, p.38), raconte Hasna.

Autour de ces cités, des commerces illicites s'installent. Les chantiers de construction de ces banlieues nouvelles accueillent des jeunes désespérés, des diplômés qui n'ont rien récolté de la Révolution et qui cherchent un travail précaire en attendant un

poste à la hauteur de leurs diplômes et de leurs rêves, mais aussi des délinquants et des clandestins qui profitent de l'atmosphère de l'anarchie et de la corruption pour gagner de l'argent :

*Malgré le privilège de l'instruction, Sébil s'en tirait difficilement car un manœuvre ça travaille du lever du soleil à son coucher et toutes les tâches relatives à ce métier sont rudes. [...] il en avait eu marre d'entendre son père lui répéter à longueur de journées qu'il ne valait pas un clou, que les études ne servaient à rien [...] Tout un commerce parallèle, installé anarchiquement derrière le chantier, tournait comme un vol de vautours autour de la communauté misérable des travailleurs journaliers affectés aux chantiers. (SCB, pp.41-46).*

Le roman en question stigmatise dix ans de la Révolution tunisienne et, dénonce les clivages des classes ainsi que les clivages régionaux. Le couple de Sébil et Hasna est l'exemple parfait de l'échec de la Révolution du Jasmin qui n'a pas tenu ses promesses (Mahfoudh, 2022). Etant des personnages originaires des régions intérieures et appartenant à des classes défavorisées, les deux amoureux sont confrontés à l'âpre réalité et à la loi du plus puissant et du plus riche qui écrase les plus faibles :

*Hasna était une Lucrece sacrifiée sur l'autel d'une société bourgeoise qui n'a jamais cru en l'égalité des chances. Comment admettre qu'une fille du peuple ait ce raffinement et cette classe ! En outre, elle devait soutenir incessamment sa thèse et faire une brillante carrière de musicologue. Dans cette société où chacun était à sa place,*  
*Hasna* *faisait*

*fausse note, c'était intenable ! Un véritable défi aux normes ! Sous Bourguiba, si on s'accrochait aux études on pouvait décrocher un bon poste, l'enseignement assurait vraiment l'égalité des chances, mais aujourd'hui c'est une question de moyens. Même si elle décrochait sa thèse, Hasna n'avait aucune chance d'être recrutée dans l'enseignement supérieur, sa famille n'avait aucun poids, elle ne pouvait compter sur aucune intervention, mais seulement sur sa propre compétence... c'était utopique.* (SCB, p.142), raconte Sébil avec amertume.

Par ailleurs, le meurtre de Hasna permet au romancier de dévoiler un autre aspect désolant de la vie publique tunisienne. Sans respecter la mémoire de la défunte et avant de confirmer la condamnation de Sébil par la justice, tout le monde y compris les médias s'acharne contre le jeune homme qui a été accusé de ce crime. L'affaire prend des proportions dramatiques et sensationnelles, les journaux, plateaux télévisés, lecteurs et spectateurs donnent une version scandaleuse à l'évènement et diabolisent les non tunisois et ceux qu'ils appellent « les derrière les panneaux ». C'est ainsi qu'on peut tomber sur l'article suivant : « 'Travaillant dans des secteurs rudes et marginalisés, les paysans en exode entretiennent un esprit de revanche et une rancune tenace contre le citadin accusé d'avoir une vie facile. Le viol ne serait que l'expression revancharde et destructrice contre le confort et l'aisance de la vie citadine (...) » (SCB, p.125). Sébil devient le monstre qu'il faut sévèrement punir. De même, Hasna est attaquée et traitée de parasite, de fille facile voire de call-girl : « 'Pourquoi n'est-elle pas rentrée ? [...] Elle s'était habituée à la belle vie de la Capitale et répugnait à revenir dans sa région' » (SCB, p.131), s'indignent les internautes. D'autres hypocrites se prennent pour des moralistes et, en partageant des photos truquées de la victime, prétendent qu'elle mène la belle vie, qu' « elle mettait une tenue provocante qui attirait les violeurs [...] elle aurait mieux fait de se voiler [...] elle n'aurait pas été violée » (SCB, p.132). De fait, deux discours

s'opposent : nous notons, d'un côté, les préjugés des résidents de la banlieue nouvelle qui rejettent tous les changements et diabolisent les gens venant de l'extérieur. Et de l'autre côté, les marginaux, gardiens, maçons, petits vendeurs élèvent un discours de révolte et revendiquent l'égalité sociale (Ben Ouanès, 2020).

Dans ce sens également, il n'est pas de récit où le thème d'arrivisme ne soit abordé. Considérons de nouveau *Les jalousies de la rue Andalouse* qui nous fait remonter le cours du temps et revenir au début des années quatre-vingt, lorsque le dynamisme économique remplace la dynamique ancienne, celle de la construction du pays à travers la classe politique qui a fait l'indépendance. Cette classe des nouveaux riches formée par les parvenus et arrivistes prend le pouvoir, et remplace la bourgeoisie traditionnelle.

Dans le roman qui nous intéresse, il s'agit d'un jeune provincial ambitieux, fils d'un *khammes* (un métayer), qui a obtenu son bac, et s'installe au sein d'une grande famille tunisoise, d'origine andalouse, sur le déclin. Aziz, ressent un sentiment de frustration, d'injustice et de revanche ce qui explique ses ambitions d'ascension sociale et de conquête : « *Si j'ai choisi de faire des études en droit c'est pour devenir avocat : l'aura de la robe noire, la voix qui monte dans un silence religieux [...] Un bon avocat n'a-t-il pas la puissance d'un dieu ! Et tout le petit peuple qui t'appelle Maître* » (JRA, p.27), écrit Aziz dans son journal. En achetant des maisons dans tous les coins de la Médina, Aziz devient un grand richard, après avoir fini ses études de droit et devenu un avocat. Son pouvoir est de plus en plus grand après son mariage avec la fille des Louzir. Certes, le jeune homme est un personnage arriviste de tempérament.

Mais il est aussi une figure sociale, le représentant de toute une catégorie de gens assoiffée de pouvoir et d'argent remplaçant les valeurs traditionnelles. Notons encore la coïncidence de l'ambition individuelle d'Aziz et sa conquête sociale avec le règne de Ben Ali. Ahmed MAHFOUDH déclare qu'il a fait coïncider volontairement le succès d'Aziz dans ses études avec la prise du pouvoir par Ben Ali. Le romancier décrit ainsi l'atmosphère de corruption et d'opportunisme à laquelle son protagoniste contribue et adhère :

*[...] AzzouzBramli est l'avocat le plus célèbre, le meilleur de la ville en termes de réussite dans les affaires juridiques. Les puissants de la cité ont souvent recours à ses compétences, qui pour sauver un fils à papa ayant commis un accident meurtrier à l'issue d'une soirée bien arrosée, qui encore pour contourner le fisc, qui enfin pour acheter une propriété inaliénable ou pour dédouaner des produits importés à haute valeur ajoutée... Azzouz est très fort, il a dans la poche des juges, des douaniers, des politiciens, des hommes d'affaires, des hauts fonctionnaires de l'Etat. [...] Non seulement l'odeur de l'argent est fort attirante, mais il offre à ses complices des extras dans sa villa cossue à Hammamet [...] ils peuvent à loisir se livrer à d'interminables orgies en compagnie de jolies filles qui sont de véritables bombes sexuelles. Le président lui-même parait-il, raffole de sa compagnie, l'invite à ses soirées [...] surtout parce qu'il le renseigne sur les frasques de ses hauts fonctionnaires. (JRA, pp.137-138).*

Dans cette atmosphère de corruption et de laideur naissent des histoires d'amour, passion régénératrice grâce à la dynamique renouvelée qu'elle instaure aussi bien dans les âmes que dans les corps de Sébil et de Hasna :

*Une fois seuls, nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre, nous embrassant fougueusement, nous livrant à des caresses poussées sur tout le corps. [...] Nous dormîmes dans le même lit, j'avais la chaleur de son corps et l'odeur de ses cheveux, ça me consolait du reste.*

*[...] Je n'arrêtais pas de la caresser et de noyer mon regard dans la profondeur encreée de ses yeux. [...] Nous nous inscrivions dans une autre durée, la durée intérieure des amours éperdues et des confessions que nous échangeions pour raffermir cette intimité dont étions frustrés à la Cité Errafaha, séparés par tant de barrières sociales. (SCB, p.74), raconte Sébil.*

L'amour est de fait une magie, une sorte de renaissance, un mode de survie et de résistance contre les préjugés, contre le découragement et le désespoir :

*Je passais plus d'un mois comme dans un rêve, nous ne cessions de nous téléphoner, nous nous retrouvions à la sortie du travail. Et quand nous le pouvions, nous échangeions des baisers ardents en guise de je t'aime. C'était une belle période, peut-être la plus belle de mon existence. La vie me souriait d'un sourire qui s'épanouissait à travers les couleurs du mois de mai, bleu du ciel répandu sur l'or des moissons, là-bas à l'orée des constructions (SCB, p.71), ajoute le jeune amoureux.*

Cette charge affective qui opère comme moyen de conciliation de l'homme avec le monde est érigée par Ahmed MAHFOUDH en thème récurrent dans ses écrits. Faire prévaloir l'amour « *comme sentiment en soi* » (MAHFOUDH, 2008 : p.117) est la préoccupation majeure de l'écrivain qui cherche la beauté dans la laideur et l'anarchie envahissant la société actuelle et accompagnant le processus de la modernisation. L'énigme de l'amour permet à Hind et Mourad de réinvestir les lieux et de s'aventurer librement, de créer leur propre monde d'évasion au moment où le pays sombre dans le désordre et le peuple est déchiré entre plusieurs idéologies :

*Mourad et Hind avaient du mal à quitter le nid de leurs amours tant ils avaient faim l'un de l'autre, comme l'exprimait si bien un couplet de la chanson d'Ali Riahi [...] la nechbâamennekwou la techbâaminni. Dans ce studio exigü, le lit constituait tout leur univers où ils se livraient à de longues conversations ponctuées de*

*séances amoureuses [...] Ils étaient des artistes mûres malgré leur jeune âge et conversaient au lit sur quelque sujet la plupart du temps en rapport à la peinture, à la musique ou à d'autres genres artistiques [...] ils étaient donc dans les bras l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, parlaient en échangeant des câlins [...]. (JRA, pp.77-78).*

De fait, si l'amour apparaîtrait, pour Hasna et Sébil, comme une attente, une nécessité intérieure que vient satisfaire la présence d'un amant dont l'apparition est une sorte de délivrance de la monotonie infernale de la banlieue nouvelle, il est pour Hind et Mourad, étant artistes tous les deux, une source d'inspiration et un sentiment intime qu'Octavio Paz définit comme : « *Une attirance vers une personne unique : un corps et une âme. L'amour est choix, l'érotisme acception. Sans érotisme –sans forme visible qui pénètre par les sens –il n'y a pas d'amour, mais l'amour traverse le corps désiré et cherche l'âme dans le corps et, dans l'âme, le corps* » (PAZ, 1994 : p.34).

Nous en venons donc à retenir que MAHFOUDH, dans ses deux derniers romans, restitue, l'atmosphère de solitude, de tristesse et de laideur qui règne dans les banlieues nouvelles. En même temps, il essaie de réhabiliter la vieille ville, de montrer la valeur de ce patrimoine, de son charme enfouie et donc, résister au décentrement et à la fausse modernisation.

La lecture des deux derniers romans de MAHFOUDH dévoile un attachement de l'écrivain à la ville de Tunis voire une obsession. *Les jalousies de la rue Andalouse* et *La solitude des cités de béton* font osciller les personnages romanesques entre une beauté et un monde paradisiaque, un espace de refuge et de sérénité qu'est la vieille ville de Tunis et la laideur et le mode de vie infernale, fruits d'une modernité monstrueuse et d'un courant d'affairisme et d'opportunisme.

## BIBLIOGRAPHIE

Ben Ouanès, Kamel., « Il était une fois un philosophe ouvrier ou la construction qui détruit », disponible sur <http://www.lettrestunisiennes.com/index.php/notes-de-lecture/34-articles-de-lecture/278-il-etait-une-un-philosophe-ouvrier-ou-la-construction-qui-detruit>, consulté le 06 février 2023.

Bourneuf, Roland., « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, vol. 3 n°1, Québec, Département des littératures de l'Université de Laval, 1970.

Godfroy, Alice., « Qu'est-ce qu'un espace littéraire ? », *Acta fabula*, vol. 7, n° 6, Novembre-Décembre 2006, URL : <http://www.fabula.org/acta/document1705.php>, page consultée le 18 novembre 2021.

Genette, Gérard., *Figures II*, Du Seuil, Points, 1979.

Mahfoudh, Ahmed., *Jours d'automne à Tunis*, Tunis, Arabesques éditions, 2021.

Mahfoudh, Ahmed., *Brasilia café*, Tunis, Cérés éditions, 2021.

Genette, Gérard., *Figures II*, Du Seuil, Points, 1979.

Mahfoudh, Ahmed., *Jours d'automne à Tunis*, Tunis, Arabesques éditions, 2021.

Mahfoudh, Ahmed., *Brasilia café*, Tunis, Cérés éditions, 2021.

Mahfoudh, Ahmed., *Les jalousies de la rue andalouse*, Tunis, Arabesques éditions, 2019.

Mahfoudh, Ahmed., *La solitude des cités de béton*, Tunis, Arabesques éditions, 2020.

Mahfoudh, Ahmed., *Le chant des ruelles obscures*, Tunis, Arabesques éditions, 2016.

Mahfoudh, Ahmed., « Pour une poétique de la ville », in *Les cahiers de Tunisie*, Tome LXIX 220/221, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> semestre 2015 (2018), Tunis, 2018.



Mahfoudh,Ahmed., « Le roman tunisien à l'aube du nouveau siècle esquisse d'un discours amoureux », in *Le roman maghrébin de langue française aujourd'hui rupture et continuité*, Faculté des Lettres des Arts et des Humanités de la Manouba, 2008.

Mahfoudh, Ahmed et Ouali, Thabette., « Pour une poétique écologique de la ville. Entretien de Ahmed Mahfoudh avec Thabette Ouali autour des *Jalousies de la rue Andalouse* » in *Literature.green*, août 2019, disponible sur <https://www.literature.green/pour-une-poetique-ecologique-de-la-ville/>, consulté le 12 février 2023.

Mahfoudh,Ahmed., « REGARD TUNISIEN », disponible sur <http://www.lettrestunisiennes.com/index.php/notes-de-lecture/34-articles-de-lecture/301-regard-tunisien>, consulté le 07 février 2023.

PAZ, Octavio., *La Flamme double, Amour et érotisme*, traduit de l'espagnol par Claude Esteban, Paris, Gallimard, 1994.

Rosemberg, Muriel., « La spatialité littéraire au prisme de la géographie », *L'Espace géographique*, 4, p. 289-294.

TURKI,Asma., « Antagonisme de l'espace : du paradis perdu à l'enfer promis », in *Les Cahiers de Tunisie,Tome LXIX 220/221, 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> semestre 2015 (2018), Tunis, 2018.*

Zid,Nahla., « Tunis : la cité des marchands de rêves », in *Les Cahiers de Tunisie*, Tunis, FSHST, 2018.